

Bambou

Lindbergh portait une tenue et des chaussures de golf. Un sac de clubs était posé à l'arrière de sa voiture. Il avait l'allure d'un rentier en villégiature.

– Content du travail, monsieur Tanner ?

– Remarquable.

– Je vous ai donné les meilleurs. Pour rattraper ce chantier, il fallait bien ça. Bon, et voilà la facture. Vous verrez, il y a un petit dépassement.

– De combien ?

– Petit.

– C'est quoi petit ?

– Sincèrement, c'est la secrétaire qui l'a tapée et je n'ai pas mes lunettes, voyez par vous-même.

Il me tendit deux feuilles du bout des doigts et fit prestement deux pas de côté, comme pressé de se mettre à l'abri.

– Je ne comprends rien à votre présentation. Où est le total ?

– C'est-à-dire qu'on vous a fait une tarification horaire pour chaque ouvrier, vous voyez, comme ça on s'y retrouve tous mieux.

– D'accord, mais le petit dépassement, il est où ? Et le total ?

– On a eu à fournir plus de bois que prévu. Du bois de charpente spécial, en châtaignier.

– Je ne vous ai jamais demandé de châtaignier.

– À cette période, mon fournisseur est dévalisé, il ne lui reste plus que cette essence. De toute façon, c'est de la qualité, vous en avez pour la vie.

– Où est le total, monsieur Lindbergh ?

– Juste après la ligne « surcoût ». Généralement, la secrétaire tape les taxes, le surcoût et, ensuite, le total.

– Je ne comprends rien à votre facture.

Lindbergh s'approcha, survola les chiffres en tenant le document à bout de bras, indiqua de l'index une zone floue, marmonna « Là, c'est là », me rendit la note et fit à nouveau deux pas de côté.

La « somme à payer » était coincée entre un obscur taux horaire, une « remise de marge » et un abscons pourcentage de taxe. En lisant le montant, j'eus la sensation de m'enfoncer lentement dans des sables mouvants. Le « surcoût » était colossal, le « petit dépassement », monumental.

– Ça, c'est ce que j'appelle un vrai coup de bambou.

– Et pourtant, à part le châtaignier, on a fait au minimum et les gars n'ont pas traîné.

– Pourquoi vous ne m'avez pas prévenu pour le châtaignier ?

– Figurez-vous que j'avais noté « Appeler M. Tanner » sur un Post-it dans ma voiture. Et puis j'ai oublié. Vous savez ce que c'est, en pleine saison, il

faudrait avoir trois têtes, on est débordé. De toute façon vous n'aviez pas le choix. Il n'y avait plus que ce bois-là.

Dans son polo parme, son pantalon thé vert, ses chaussures bicolores à franges, Lindbergh ressemblait à une grosse pâte d'amandes en train de commettre une mauvaise action. Il se dandinait d'un pied sur l'autre en regardant machinalement sa montre outrageusement dorée.

- Vous êtes sûr de vos chiffres ?
- Comme de moi-même.
- Je vais vous faire le chèque.
- La moitié en liquide, ça vous ennuerait ?

Le répit

Tout le monde était parti. Pour quelques jours, en attendant d'autres corps de métiers, la maison et moi nous nous retrouvions face à face. Je travaillais seul. Parfois, mes coups de marteau résonnaient dans la bâtisse comme dans une cathédrale. Dans les pièces dévastées par l'inondation flottait une vague odeur de vase et de moisi, de varech et de champignon. On aurait dit que les bois, les planchers, les plâtres fermentaient sous les croûtes d'un jus saumâtre qui lentement séchait. Je m'employais à assainir les espaces, mais les volumes étaient immenses. Je me tuais à la tâche et, à la fin de la journée, j'avais le désagréable sentiment de n'avoir pas avancé. J'étais maintenant pénétré de l'idée que la maison me mettait à l'épreuve. En ouvrant ce chantier, j'avais dérangé une sérénité et un équilibre qui résultaient du retrait et de l'oubli. Abandonné, ce bâtiment s'était refermé sur lui-même, gérant à sa guise son propre délabrement, sa lente fin. Il y avait une sorte d'agrément entre les structures et la pourriture noble qui les rongeaient. Les bois et les